

Drago Glamuzina

Le deuxième principe de la thermodynamique

Traduit du croate par Chloé Billon

I.

J'ouvre la porte et j'entre. Un regard à gauche, puis à droite. Tout est connu, familier. Encore. Dans le couloir, je tourne sur moi-même, hésitant, puis je me dirige vers le salon. Une couette sur le canapé. Sur la table basse, un cendrier plein de mégots, une vingtaine, peut-être plus. Dans la cuisine, par terre, s'alignent des bouteilles de vin vides. Plus de mégots dans un sac poubelle. Il y a eu une fête ici hier soir, je pense. J'ouvre le réfrigérateur et le referme tout de suite. Il est presque vide. Comme d'habitude, elle n'a jamais accordé beaucoup d'importance à la nourriture. Si jamais il y a eu quelque chose, de la charcuterie – ça lui arrivait d'en acheter – ça a été mangé hier soir. La cuisine est légèrement surélevée, d'une marche, et d'elle, je parcours une deuxième fois le salon du regard. Je vois qu'il n'y a plus sur l'étagère notre photographie, sur laquelle, les visages collés l'un à l'autre, nous faisons un doigt d'honneur à tous ceux que cela dérange que nous soyons ensemble. Elle l'avait fait développer et encadrer pour l'un de mes anniversaires. Une fois où j'étais parti, et je partais souvent, elle l'avait mise dans mon sac et écrit au dos du cadre que je ne comprendrais jamais. Quand j'étais revenu, nous l'avions remise sur l'étagère. La dernière fois, quand j'étais passé chercher quelques livres, elle était encore là. Qui sait où elle l'a cachée. J'ouvre le tiroir où sont mes papiers. Pas de photo. Elle l'a peut-être jetée.

Debout au milieu de la pièce, je tourne sur moi-même à la recherche de la télécommande. Je soulève la couette et déplace les petits coussins épars sur le canapé. Une fois que je l'ai trouvée, j'allume la télé et je me vautre sur le sofa. Je zappe. Les cinquante chaînes, puis retour à la case départ. Je m'arrête un instant sur un léopard qui attaque un crocodile, puis je recommence, encore un tour. Je me calme enfin sur un documentaire sur la Seconde Guerre mondiale. Après une dizaine de minutes, j'envisage de me faire un café et fumer une cigarette, mais après avoir jeté un œil à l'horloge, je renonce.

À la place, je vais dans la chambre. Les vêtements qu'elle a portés ces derniers jours sont jetés sur le fauteuil, et au sommet de la pile, mon boxer. Elle a toujours aimé dormir dans mes caleçons. Et nous riions souvent de ces caleçons trop grands qui flottaient autour d'elle. En partant, je lui en ai laissés quelques-uns dans le panier à linge sale. Elle a caché notre photo, mais elle dort toujours dans mon boxer, je pense, et mes lèvres s'étirent en ce qui ressemble à un sourire.

Je m'écroule sur le lit et je ferme les yeux. Puis je roule vers le bord, je me penche et j'ouvre le meuble de chevet. Il contient encore le gel Durex que nous utilisions parfois comme lubrifiant. Et il me semble que la quantité est la même, que personne ne l'a touché depuis que je suis parti. Quelques livres sur la table de nuit. Je prends celui du haut et le feuillette. Chimamanda, *L'autre moitié du soleil*. Elle ne l'a pas encore fini, il lui reste une trentaine de pages. Olanna me fait penser à elle. Je lui ai dit une fois, et quand elle a ri, j'ai ajouté que je

pensais que quelqu'un avec un caractère comme celui de la sœur d'Olanna supporterait mieux notre situation. Elle n'a rien répondu à ça, à l'époque, nous évitions déjà toute discussion, car toutes les discussions, absolument toutes, menaient à une dispute. Il y avait trop de tout entre nous, et nous n'étions bien que lorsque nous ne parlions pas de ce qui se passait.

Je regarde alors le trou que j'ai fait dans la porte de l'armoire en lançant mon portable. Depuis le lit, pendant qu'elle s'habillait. Le BlackBerry a une bordure métallique pointue, et il est entré comme dans du beurre. C'était à l'époque où nous nous aimions encore très fort, avant d'avoir renoncé à parler. Et elle, bien que du type obsessionnel-compulsif qui ne supporte pas la moindre irrégularité, n'a jamais mentionné qu'il faudrait faire changer cette porte. Elle pensait sans doute que j'aurais dû m'en charger sans qu'elle ne me le demande. C'est ainsi que ce trou nous a suivi tout ce temps. Et il est encore là. Je me lève, je vais à l'armoire et j'enfonce mon doigt dedans. Je caresse l'idée d'appeler un menuisier pour changer cette planche de pin, je m'imagine un instant son expression stupéfaite, mais je sais tout le temps que c'est juste une idée, que je ne le ferai pas. Dans l'armoire, au sommet d'une petite pile de sous-vêtements, je trouve un autre boxer masculin. Mais il ne m'appartient pas. Il est à motifs de petits diables rouges qui baisent dans toutes les positions. Ses amis le lui ont peut-être acheté pour son anniversaire, tout comme ils lui ont une fois acheté un énorme vibromasseur noir. Ça serait un chouette cadeau, l'un de ceux qui fait rire tout le monde au déballage. Mais il n'a pas l'air neuf. Il a manifestement été porté. Elle a aussi manifestement dormi dedans. Un instant, j'envisage de l'emporter et de le jeter à la poubelle. Mais je ne le fais pas.

Je fouille dans l'armoire à la recherche de mes affaires d'été, T-shirts, maillots de bain, chemises. C'est tout ce qui est resté. Et un costume. Lui, je le porte si rarement que je me dis que je pourrais une fois encore le laisser pendre dans son armoire. – Il est bien ici – je marmonne, puis je me demande ce qui ne tourne pas rond chez moi. Et mes papiers dans le salon, je me rappelle, eux aussi, je dois les prendre. Je sors alors un sac poubelle noir de ma poche, et j'y fourre les T-shirts et le costume. Je regarde ensuite ses vêtements, les robes pendues aux cintres, je reconnais celle qu'elle avait portée pour un mariage, je l'avais prise en photo pendant qu'elle se préparait. J'avais pris une dizaine de photos, qui sont aujourd'hui cachées dans divers recoins de mon ordinateur. Les autres aussi, je les reconnais, bien entendu, mais je secoue la tête et me hâte de claquer la porte. Je n'ai pas besoin de ça maintenant. Je suis venu pour autre chose.

Je suis à nouveau dans le salon, je fouille dans « mon » tiroir et j'en sors des chemises avec mes papiers et diverses notes. Je regarde un instant ce que j'y ai écrit, puis je les froisse et les jette à la poubelle, je n'en range que quelques-unes dans une chemise vide. Quand j'ai fini, je me lève et me dirige vers la sortie.

À la porte, j'ai déjà la main sur la poignée, je reste figé, je ne peux pas dire que quoi que ce soit me passe par la tête en ce moment précis, mais ensuite, je me retourne et je longe le couloir jusqu'à la salle de bains. Dedans, je me plante devant la grande glace qui couvre tout le mur. Puis je me déshabille lentement, je m'assois dans la baignoire vide et froide et je fais couler l'eau. Pendant que la baignoire se remplit, je fixe le miroir. Défaits jusqu'au bout, je pense, puis je m'enfonce dans l'eau bouillante. Qui monte lentement vers mon cou.

Elle est tellement chaude que c'en est douloureux, mais cette chaleur et cette douleur me conviennent. À un moment, je n'y tiens plus, et je rajoute un peu d'eau froide. Puis je

m'étends, je pose ma tête sur le plastique tiède et je ferme les yeux. Au bout de quelques minutes, je manque de m'endormir, et je sursaute et sors un peu de l'eau. Je parcours la salle de bains du regard. Le collier de bois que nous avons acheté à Istanbul pend à un crochet collé à la porte, mais il y a aussi des choses que d'autres lui ont offert : elle collectionne les souvenirs, elle pense que plus elle a de souvenirs, plus sa vie est riche. Certains de ces objets mémoriels se trouvent dans la salle de bains. Sur l'étagère, un coffret avec des bijoux, des bracelets et des boucles d'oreille. Dessus, un bracelet tressé que lui a offert une amie qui me tapait sur les nerfs. Il y a aussi des canards en plastique jaune, un grand et trois petits, aussi des cadeaux d'amis, je les mets dans l'eau. Ils flottent entre mes genoux. Un grand drap de bain bleu pend au radiateur, je l'avais acheté une fois que nous étions partis à la mer sans serviettes, à la boutique de plage. Longtemps, il a porté des traces de résine. Nous avons aussi dormi dessus dans un camping sur l'île de Cres, où les chevreuils déambulaient autour des tentes. Elle avait entendu des bruits et était sortie voir ce qui se passait. Peu après, elle était revenue me chercher. Il y a quelqu'un qui marche dans le maquis, m'avait-elle dit en me traînant dehors. Nous nous étions dirigés vers la forêt, entre les lauriers, un peu effrayés, parce qu'il n'y avait pas d'autres tentes à proximité, puis nous avons aperçu, dans une petite clairière, deux chevreuils. Encore jeunes, les bois à peine sortis. Nous nous étions figés sur place à les regarder. Eux aussi nous regardaient. On n'entendait que notre respiration, et les vagues qui éclaboussaient le rivage. Alors, le plus grand avait fait un pas vers elle, et elle vers lui, puis nous étions restés plantés là, tendus et prêts à fuir l'instant suivant dans les vestiges de nos vies.

Sur ce, la sonnette retentit, je tressaille. Que lui dire quand elle me trouvera dans la baignoire ? Puis je me rappelle qu'elle ne sonnerait pas, elle ouvrirait tout simplement et entrerait. Après quelque temps, on sonne à nouveau. Il lâche pas le morceau, celui-là, me dis-je, mais je reste allongé dans la baignoire. À côté, par terre, git mon pantalon. Je me penche et sors mon portable de la poche. Quinze heures trente. Même si ce n'est pas elle, elle ne devrait pas tarder. Et je suis déjà attendu chez Ferić.

Je me lève et pose le pied sur le carrelage. Je prends la serviette bleue et m'essuie. Elle ne porte plus de traces de résine, mais des traces de son mascara. Une fois essuyé, je laisse tomber la serviette par terre, me penche et sors la tondeuse électrique de sous le lavabo. J'enfonce la tête de trois millimètres, me rase, rince la baignoire, essuie le sol avec un chiffon, et j'emporte la serviette dans la réserve et la jette dans le panier à linge sale. Puis je m'habille, retourne dans la chambre et monte sur la balance numérique. 95,7 kilos. Je fais le lit, monte le volet roulant pour laisser entrer plus de lumière dans la pièce, et me dirige rapidement vers la porte. Je laisse la clé de l'appartement sur le guéridon du couloir. Cela fait déjà des mois que je la tâte dans ma poche quand je marche en ville. J'attrape le sac noir et je sors, la porte clique quand je la ferme.

II.

Assis sur la terrasse, Jonathan Franzen contemplait le jardin, le beau chat blanc qui cheminaut prudemment au bord de la piscine. La piscine était vidangée et recouverte d'une bâche en plastique bleue, mais il avait neigé récemment et, pour que ça ne gêne pas sur la terrasse, nous avions jeté à la pelle la neige dans la piscine, l'avions remplie presque jusqu'en haut avant de nous y jeter. Comme la neige avait fondu depuis, il y avait dans la piscine plus de cinquante centimètres d'eau, et quelques oiseaux sautillaient sur la bâche.

« Regarde, un monticole merle-bleu », me dit Franzen, qui avait atterri quelques heures auparavant d'Albanie, où il avait été observer les oiseaux, et il comptait à présent écrire à ce sujet un reportage pour le National Geographic. « Je pensais qu'il n'y avait plus de monticoles merle-bleus ici », ajouta-t-il à voix basse. « Qu'ils avaient fui pendant la guerre. »

« Je ne sais rien à leur sujet », répondis-je encore plus bas, car il avait entre-temps posé le doigt sur ses lèvres.

Le chat était à présent tout au bord de la piscine, et s'apprêtait manifestement à bondir sur l'oiseau. Je me levai, mais Franzen m'attrapa le bras, et me fit à nouveau signe de ne pas faire de bruit pour ne pas gâcher la scène. J'essayai de lui expliquer par gestes qu'il y avait de l'eau sous la bâche, et que le chat allait se noyer s'il sautait. Il ne me regardait pas. Il était complètement concentré sur le chat et l'oiseau. Le chat se déplaçait lentement sur le rebord, pour s'approcher le plus possible de la proie sur laquelle il se préparait à bondir.

« Jonathan, il y a de l'eau dans la piscine », finis-je par dire, et il me regarda d'un air surpris. « Sous la bâche, la piscine n'est pas complètement vide. »

Franzen bondit alors sur ses pieds et se mit à crier d'une voix perçante : « Pih ! Pih ! » tout en frappant plusieurs fois bruyamment dans ses mains. Le chat se retourna vers nous et nous jaugea avec attention. Puis il regarda à nouveau les oiseaux, mais alors, je lui lançai un morceau de pain que j'avais malaxé dans ma main en une jolie boule. Une fois le chat parti, nous pûmes souffler et nous vautrer à nouveau sur les chaises longues.

« Ça ne t'embêtait pas que le chat mange les oiseaux, mais tu as paniqué quand tu as compris qu'il allait se noyer. Je croyais que tu étais du côté des oiseaux, dis-je après un bref silence.

- Les chats mangent les oiseaux, c'est dans l'ordre des choses, et nous ne devons pas nous en mêler tant que l'équilibre naturel n'est pas perturbé. Mais ça ne serait pas juste qu'un chat se noie dans la piscine. Tout ça parce qu'on l'a recouverte et qu'on a caché l'eau.
- Le chasseur doit s'adapter aux conditions de la chasse. Dans la nature aussi, il pourrait tomber dans un trou. Il doit prendre des risques pour se nourrir. Si c'était juste qu'il mange l'oiseau, ça serait aussi tout à fait juste qu'il se noie, répondis-je.
- Mais ce chat n'est pas un vrai chasseur, tu vois comme il est gras et propre. J'observais de quoi avait l'air un animal de compagnie soudain dominé par ses instincts, je le regardais rôder autour de sa proie, mais j'étais convaincu qu'il n'attraperait jamais l'oiseau. Il se serait envolé. Tu ne connais pas les monticoles merle-bleus. »

Sur ce, nous fûmes rejoints sur la terrasse par une jeune fille qui avait participé à l'atelier d'écriture créative de Ferić, et avait reçu le prix de la meilleure nouvelle. L'éditeur qui avait organisé la venue de Franzen, et qui était le parrain de l'atelier, lui avait organisé une rencontre avec l'écrivain sur la terrasse de Feri. Elle était venue accompagnée de quelques journalistes, censés immortaliser la rencontre entre le grand auteur et l'autrice en devenant, et après leur départ, nous étions restés assis sur la terrasse. Pour briser le silence désagréable, je décrivis la scène à laquelle nous venions d'assister, et la jeune fille nous raconta que récemment, alors qu'elle se promenait autour du lac de Bundek gelé, elle avait regardé les cygnes se débattre avec la glace. Et que cette scène l'avait profondément bouleversée, ces cygnes dans un lac pris par la glace. Cette glace qui progressait vers les cygnes.

« C'était si claustrophobique que j'aurais voulu m'approcher et leur donner des gifles », dit-elle. « Aux cygnes. »

Nous nous taisions, et elle poursuivit.

« C'était ce jour où Angelina a atterri à Sarajevo. Ça aussi, ça m'a bouleversée. Peut-être plus que les cygnes. En général, je ne les aime pas plus que ça, mais son arrivée là-bas, tout ce qu'elle fait, les enfants qu'elle a sauvés, tout ce que les journaux écrivaient ces jours-là, tout ça m'a complètement bouleversée. J'ai failli me mettre à pleurer, puis je me suis mise en colère contre moi à cause de ça. »

Franzen dit qu'Angelina était OK, mais les livres électroniques non. Et qu'il espérait qu'ils feraient long feu. Ferić fit alors une brève irruption depuis la cuisine et lança : « Mort aux livres électroniques ! »

Nous levâmes tous nos verres, trinquant à une mort, puis nous sombrâmes à nouveau dans le silence. Feri s'était retiré dans la cuisine.

« Discutez, mettez-vous à l'aise, je vais finir de préparer le dîner », avait-il dit.

C'est alors que je me souvins moi aussi d'une scène dérangeante sur un lac gelé, au sujet de laquelle j'avais à l'époque écrit un poème, et je la racontai. Elle n'avait pas eu lieu à Bundek, mais à Jarun. Un chien courait sur la glace en faisant de grands bonds, il s'amusait, faisait des glissades, chassait les oiseaux, mais soudain, la glace avait craqué, et le chien s'était retrouvé dans l'eau. Il avait essayé de remonter, mais chaque fois qu'il posait ses pattes avant sur la glace, cette partie se détachait. Il réessayait à nouveau, retombait à nouveau. Beaucoup de gens s'étaient rassemblés sur la rive, mais personne ne pouvait l'aider. Ils avaient tous peur de marcher sur la glace. Ils restaient plantés là à regarder s'il allait s'en sortir, l'encourageaient, criaient : « Allez, saute, tu peux le faire ! Allez, encore un petit effort ! »

J'étais là-bas avec mes enfants, et je ne voulais pas qu'ils regardent ce chien lutter pour sa survie, et je les avais entraînés loin de cette scène, prendre un chocolat chaud dans un café. Là-bas, nous avons parlé de choses et d'autres, de la voiture que mon frère venait

d'acheter, faisant mine de ne pas avoir vu ce que nous avions vu, puis, alors que nous nous préparions à partir, j'avais fini par demander à ma femme : « À ton avis, il s'en est sorti ?

- Et ? demanda Franzen.
- Quoi ?
- Est-ce qu'il s'en est sorti ?
- On ne l'a jamais su. Mais mon poème était bon. Si jamais il est mort, sa mort n'a pas été vaine. »

Franzen me lança un regard sévère, mais il décida de passer cette réponse sous silence, et je me sentais bête d'expliquer que je n'étais pas vraiment sérieux. Sur ce, l'éditrice avec qui il correspondait depuis déjà dix ans arriva, et l'emmena dans la nuit. Avant qu'il ait pu goûter le requin de Feri. La jeune autrice se joignit à eux.

III.

Quand la sonnette retentit, la fête était déjà dans sa phase ascendante, plus personne ne parlait de littérature ni ne commentait la dernière nouvelle de Feri, qu'il n'avait lu qu'après que nous ayons lourdement insisté, quand Andrej avait raconté que Boulgakov avait précisément lors de ce genre de soirées lu à ses amis l'intégralité du *Maître et Marguerite*. Ajoutant qu'en ces temps peu propices à la littérature, les écrivains au moins ne devraient pas recourir à l'argument que lire à voix haute était ennuyeux. Franzen et son amie n'étaient pas revenus, même s'ils avaient promis de le faire, mais leur part de requin les attendait encore dans le four, et la compagnie, principalement des écrivains et des éditeurs, qui s'étaient réunis pour rencontrer l'auteur américain, était animée et impatiente.

« Le voilà », dit Franka, sautant de son fauteuil pour se ruer vers la porte, mais elle n'ouvrit pas à Franzen, mais à Sven, qui arrivait tout juste de Ljubljana. Il m'avait annoncé cet après-midi-là qu'il était monté dans un train et qu'il venait, mais dans le chaos généralisé, ça m'était complètement sorti de la tête. Même si je me réjouissais, car cela faisait des mois que nous ne nous étions pas vus. Il fila devant Franka sans la saluer, nous fit signe de la main – en mode, ne vous dérangez pas pour moi, continuez normalement – jeta un vieux sac militaire au milieu de la pièce, l'ouvrit et, après avoir fouillé un peu, en sortit un petit paquet roulé dans un sac plastique.

« Vous n'allez pas y croire quand je vous raconterai ce qu'il m'a fait. » Magdalena reprit son histoire, haussant légèrement la voix pour regagner l'attention de tout le groupe. « Aujourd'hui encore, à cause de ça, je ne peux pas entendre cette chanson sans en avoir mal au ventre », ajouta-t-elle en regardant Sven, qui formait déjà des lignes de speed sur la table avec une carte bancaire. Il tranchait les petits tas et les étalait, les partageait puis les remélangeait, avant de les étirer à nouveau des deux côtés de la carte. Huit lignes, une un peu plus petite que les autres.

« La plus petite est pour toi, juste pour que tu sentes quelque chose, dit-il à Magdalena qui, dès qu'il avait sorti la drogue, avait demandé à passer son tour.

- Je t'ai donné ma carte, ma contribution se limite à ça.
- D'accord, d'accord, il fallait bien que j'essaie. Très bien, dans ce cas-là, on va en rajouter un peu à Andrej, il est grand, il lui en faut plus – répondit Sven en souriant, mais dès l'instant suivant, il mélangeait à nouveau toutes les lignes, cette fois-ci pour en former sept. Nous étions treize dans la pièce, mais il avait manifestement jugé que sept suffisaient.
- Et... donc, dis-nous, qu'est-ce qu'il t'a fait ? demanda-t-il en roulant un billet de 20 kunas en un petit tube.
- Il m'a envoyé cette chanson par mail, je me suis brisée en mille morceaux en la recevant, et le lendemain, il est retourné à sa femme – dit Magdalena en essuyant sa carte sur la toile cirée sur laquelle était imprimé un grand portrait de femme par Lovro Artuković, avec une grimace de douleur et un regard qu'il était difficile de fuir, surtout pour ceux qui s'asseyaient à cette table pour la première fois.
- Non, vraiment ? s'exclama Franka en se tournant vers Andrej.
- Il n'a tenu que deux jours dans cet hôtel », ajouta Magdalena.

Son mari se taisait, mais Sven, qui s'était immédiatement attribué le rôle de maître de cérémonie, chargé de maintenir toujours l'ambiance à un niveau optimal, intervint ; déjà, il mettait de la musique, de l'électro islandaise à la place de Cohen, servait de l'alcool à Magdalena, et disposait sur la table tout un éventail d'excitants et de calmants. Il se comportait parmi nous comme un renard dans un poulailler. Il était arrivé de Ljubljana chez les bleus et les inexpérimentés, « bien achalandé », et s'était immédiatement lancé dans la fête.

« Allez, Megi, tu ne peux quand même pas proscrire cette chanson pour ça, *I'm Your Man*, c'est un classique, et en plus, tu vois bien qu'il pensait ce qu'il te disait, combien d'années ont passé depuis, et non seulement il a quitté sa femme, mais il est encore avec toi.

- Il m'a gâché cette chanson pour toujours, persista Magdalena.
- Et toi, tu ne m'as rien gâché, peut-être ?
- Ah non, pas de ça, on ne va pas pourrir l'ambiance – s'interposa Sven en s'essuyant les narines du doigt et en tapant de son autre main sur l'épaule d'Andrej. – Vous n'allez pas vous disputer ce soir, on a tout ça rien que pour nous, et on va s'éclater » dit-il, se mettant sans plus attendre à rouler un joint.

Avec Sven, après un excitant, il y a tout de suite un calmant, pour ne pas que tu partes trop loin, ou quelque chose pour te remettre sur les rails. Une fois le joint roulé, il l'alluma et le tendit à Tanja, chaussa des lunettes noires, alla à l'ordinateur, trouva deux morceaux sur YouTube et nous invita tous à écouter son mix. L'instant d'après, il secouait la tête au beau milieu de la pièce, sous la grosse ampoule nue.

VIII.

« Vous savez tous que j'ai divorcé quelques mois seulement après avoir accouché. Bien entendu, tout le monde a trouvé ça bizarre, et beaucoup m'ont demandé ce qui s'était passé, dont certains d'entre vous récemment, mais je me contentais de secouer la tête et de dire que je n'avais pas envie d'en parler. Je n'ai jamais dit toute la vérité à personne, pas même à mes parents ou à ma sœur. Je reportais la faute sur Damir et taisais ce que, moi, j'avais fait. »

Elle tira une autre bouffée, puis écrasa sa cigarette dans le cendrier et reprit.

« J'étais avec Damir depuis déjà six ans quand, lors d'un voyage d'études, je suis tombée amoureuse du guide touristique. C'était un Aroumain de Poreč, dont presque tout le monde croyait qu'il était albanais. Il nous avait guidé sur les îles Brioni, pour nous montrer les sites archéologiques, et tout ce temps, mon directeur de thèse me harcelait. Mais il ne me plaisait pas, et je le repoussais systématiquement. Après un certain temps, il a remarqué que j'étais souvent en compagnie du jeune Dževdžet, et lors d'un déjeuner, il est venu à ma table, s'est assis et m'a dit : "Tu vas pas me dire que tu t'es entichée de cet Albanais. Tu ferais mieux de l'éviter, qui sait ce que les gens vont penser." Je l'ai regardée, choquée, et je lui ai demandé ce que les gens allaient penser, et lui, sans la moindre hésitation, comme si ça allait de soi, il m'a sorti : "Qu'une professeure de l'université de Zagreb a fricoté avec un guide touristique d'au moins dix ans plus jeune qu'elle, et un Albanais par-dessus le marché."

Je me suis levée, j'ai pris mon assiette et je suis allée m'asseoir à la table de Dževdžet. Le professeur est devenu tout rouge, et jusqu'à notre retour à Zagreb, il a eu de la fumée qui lui sortait des oreilles. »

Franka applaudit, Andrej siffla, mais Dora ne se laissa pas perturber, elle poursuivit d'un ton calme. « Et moi, je n'ai plus quitté Dževdžet. Nous étions tombés amoureux, et les six mois suivants, j'ai saisi la moindre occasion d'aller en Istrie. Je ne sais pas exactement ce qui m'attirait chez lui, mais sans doute en partie cette histoire d'origines. Il avait ressenti le besoin de me la raconter en détail, manifestement, ça le rongait, et j'avais passé nos premiers rendez-vous, en gros, à l'écouter. Sa famille venait de Moscopole, une ville dans les montagnes albanaises que les Turcs avaient mise à sac deux fois au 18^{ème} siècle. Avant la première attaque, la ville comptait 60 000 habitants, elle était le plus grand centre aroumain et la deuxième ville des Balkans par la taille, juste derrière Istanbul. Après la mise à sac, le grand exode des Aroumains avait commencé, mais les siens avaient continué à vivre un certain temps dans la ville dévastée, à présent entourés d'Albanais, et c'est probablement à cette époque qu'ils avaient albanisé leur nom de famille.

Une centaine d'années plus tard, ils avaient déménagé à Bitola. Là-bas, ils parlaient aroumain au sein de leur communauté, mais la langue de la culture et de l'office religieux était le grec. Ce pourquoi les Aroumains qui se sont par la suite installés dans l'empire austro-hongrois ont ouvert des écoles et des églises grecques. Nous aussi, aujourd'hui, on croit que Dimitrija Demeter et Branko Gavella étaient d'origine grecque, alors qu'en réalité, ils étaient aroumains. »

Andrej avait commencé à se balancer de plus en plus vite sur sa chaise, ce que Dora prit pour un signe de protestation, et elle leva le doigt pour lui intimer de ne rien dire.

« Je reviendrai à Dževdžet, Andrej, mais laisse-moi raconter l'histoire de sa famille, elle était importante pour moi, ces jours-là, tout ce que Dževdžet me racontait était important pour moi. À Bitola, son grand-père connaissait les frères Manaki, les premiers réalisateurs de films des Balkans, qui étaient également aroumains, et il fréquentait régulièrement leur cinéma. Quand j'ai trouvé sur internet une lettre de Milton Manaki qui le mentionnait, je ne sais pas qui, de moi ou de Dževdžet, était le plus heureux.

Au temps du Royaume de Yougoslavie, chez eux, on parlait quatre langues – l'aroumain pour les affaires du quotidien, on continuait à prier en grec, et quand des invités venaient ou en ville, on parlait macédonien ou serbe. Ensuite, son grand-père avait rejoint les partisans et était entré eu Parti, et il avait arrêté de prier ; c'est comme ça que le grec s'était perdu.

Tout jeune homme, le père de Dževdžet s'était marié à une Albanaise, en dépit de l'opposition de leurs deux familles, il était devenu officier de l'Armée populaire yougoslave et avait quitté la Macédoine. Ils avaient déménagé dans toute la Yougoslavie, et Dževdžet était né à Zadar. Longtemps, il n'avait rien su de tout ça, pas même qu'il était aroumain. Son père se déclarait alors comme Yougoslave, mais ça n'avait pas la moindre importance pour lui, et on ne parlait pas de ces choses-là chez eux, jusqu'à la mort de son père, à la fin des années 1980. Bientôt, les enfants de l'immeuble, principalement les fils des collègues de son père, avaient commencé à traiter Dževdžet d'Albanais, sans doute à cause de son nom, et refusé de jouer avec lui. Quand il avait demandé à sa mère s'il était albanais, elle lui avait dit qu'il était aroumain, et c'était la première fois qu'il entendait ce mot. Ensuite, il avait répété à tout le monde qu'il était aroumain, mais les Aroumains sont des Valaques, et à cause de leur foi orthodoxe, la majorité des Croates les considéraient comme des Serbes, et c'est ainsi qu'il était devenu serbe. Il avait essayé de leur expliquer qu'il n'était pas serbe mais valaque, sans grand succès. Et puis, c'était la guerre et l'immédiate après-guerre, et ce n'était pas particulièrement agréable d'être un Serbe à Zadar, avec un père colonel de l'Armée populaire yougoslave par-dessus le marché.

C'est alors qu'il avait commencé à faire des recherches, à essayer de découvrir qui étaient les Aroumains, et plus il lisait, plus cette histoire l'aspirait, et à moi aussi, après l'amour, il me racontait pendant des heures tout ce qu'il avait découvert sur ces Khazars des Balkans, qui étaient en réalité des Illyriens ou des Thraces romanisés, et qui parlaient une variante des langues latines orientales, qui ressemble au roumain. Et il m'a attiré dans cette histoire. Bientôt, moi aussi, je cherchais des textes sur eux et les lui apportais.

Les Aroumains ont toujours été bilingues, ils n'ont pas arrêté de bouger dans les Balkans, et en plus de la leur, ils parlaient la langue de la communauté à laquelle ils s'étaient intégrés. Et ils ont joué un grand rôle dans le renouveau national de presque toutes les nations balkaniques. En Serbie, Nikola Pašić était un Aroumain, tout comme le colonel Apis, qui dirigeait la Main noire, ainsi que Jovan Sterija Popović, Branislav Nušić, Koča Popović et bien d'autres ; étant donné qu'après la catastrophe de Moscopole, beaucoup étaient partis s'installer en Roumanie, qui était la plus proche d'eux linguistiquement, ils furent les leaders du mouvement national roumain, mais aujourd'hui, les Roumains ne les reconnaissent pas, ils les considèrent comme des Roumains ; en Macédoine, l'Aroumain Pitu Guli fut à la tête de

l'insurrection d'Ilinden contre les Ottomans ; en Croatie, nous avons les membres du renouveau national Demeter et Runjanin... Ils ont aidé à créer la Roumanie, la Macédoine, la Serbie, la Croatie, mais ils n'ont jamais réussi à créer leur propre pays. "Comme les Khazars", disait Dževdžet. "Un grand peuple, mais disparu." À l'époque, tout le monde se tournait vers sa nation, les gens redécouvraient qui ils étaient, mais lui, il avait découvert qu'il appartenait à un peuple en voie de disparition, et ça lui plaisait, et moi aussi, je trouvais ça touchant. À vrai dire, je pense aujourd'hui que c'est précisément à cause de cette histoire que je suis tombée tellement amoureuse de lui, elle nous liait, nous donnait un monde en commun en dehors du lit.

Une fois, nous sommes allés sur l'île de Krk essayer d'y retrouver des traces des Valaques qui y avaient été emmenés par la famille des Frankopan, nous avons comparé le dialecte krko-roumain du village de Punat avec le dialecte véliotte de la ville de Krk. Dževdžet apprenait rapidement l'aroumain, et il écoutait sans cesse le chanteur macédonien Toše Proeski, ou plutôt ses chansons aroumaines. En tant qu'ethnologue, je pouvais l'aider, nous étudions les coutumes des uns et des autres, nous sommes allés voir les Istro-roumains de la montagne Čičarija pour essayer de voir s'ils se souvenaient de leur passé.

Bref, c'est allé si loin que lors du dernier recensement, il s'est officiellement déclaré comme Valaque, il est l'un des douze Valaques qui ont alors été recensés en Croatie. Et moi, j'ai commencé à rédiger un texte scientifique sur les Valaques en Croatie, c'était une excuse pour me rendre souvent en Istrie. Mais il était marié, il avait deux enfants en bas âge, et tout devenait de plus en plus compliqué de jour en jour. En effet, juste avant mon premier voyage en Istrie et ma rencontre avec Dževdžet, Damir et moi avons commencé à planifier notre mariage. C'était quelque chose d'attendu, nos amis, nos parents et nous-mêmes le considérions comme une affaire depuis longtemps conclue, une simple formalité. Mais ensuite, j'ai commencé à peser le pour et le contre. J'étais avec Damir depuis longtemps, nous avons vécu beaucoup de choses ensemble, y compris ces situations difficiles qui créent des liens très forts, et j'étais encore bien avec lui, mais chaque soir, je m'endormais en pensant à Dževdžet. Je me sentais horrible, car de jour en jour, je prévoyais mon mariage, mais je pensais tout le temps à un autre. J'essayais de me convaincre que c'était une passade, qu'il n'y avait pas la moindre chance que les choses deviennent sérieuses entre Dževdžet et moi. Il vivait en Istrie, il avait presque dix ans de moins que moi, il était déjà marié... Je n'arrêtais pas de me répéter ça comme une sorte de mantra censé me libérer, mais ça ne rendait pas les choses plus faciles. Dževdžet était lui aussi amoureux, il disait dans ses messages qu'il allait divorcer, mais je ne le prenais pas au sérieux.

En gros, pour moi, cette période a été un véritable cauchemar. Le mariage approchait, et j'étais de plus en plus malheureuse et anxieuse. Je me défoulais sur quiconque m'adressait la parole, et tout le monde avait commencé à remarquer que quelque chose ne tournait pas rond. Je voyais bien que j'allais détruire ma vie si je continuais comme ça, que je devais trancher, et un jour, je suis montée dans un bus, je suis allée voir Dževdžet et après l'amour, je lui ai dit que c'était la dernière fois, que je ne le contacterai plus parce que je me mariais bientôt. Je suis rentrée à Zagreb, et j'ai repris ma torture quotidienne. J'ai tenu, je n'ai pas contacté Dževdžet, et lui, au début, il s'est mis en colère, puis il a arrêté d'appeler. Pour confirmer et renforcer ma décision, j'ai dit à Damir que je voulais un enfant. Bientôt, j'étais enceinte.

Nous nous sommes mariés quelques mois plus tard, puis le bébé est arrivé. Quand Kaja avait deux mois, une nuit, Damir m'a réveillée et m'a dit qu'il avait quelque chose à me dire. Il était tombé amoureux. Incroyable, putain d'incroyable ! Il était tombé amoureux avant le mariage, par surprise, un coup de foudre, mais il n'avait rien voulu me dire avant mon accouchement. Pour ne pas me déranger et qu'il n'y ait pas de complications. Maintenant, l'enfant était là, nous l'aimions tous les deux, mais lui, il ne m'aimait plus, et il partait. Il n'a même pas essayé de tourner ça plus doucement. Et peut-être que c'est impossible, peut-être que c'est vraiment mieux comme ça, dans la tête. Ou plutôt dans le cœur. »

Ici, elle se tut et alluma une autre cigarette, il me sembla qu'elle soupesait à nouveau ce qu'elle venait de dire, puis elle secoua la tête, comme pour chasser une pensée qui ne lui plaisait pas, et se hâta de finir son histoire.

« Je suis d'accord avec Slaven, quand quelqu'un te dit qu'il ne t'aime plus, tu ne peux pas lui demander de rester avec toi, sauf si tu es fou ou violent. J'ai quand même essayé de discuter, mais il n'avait pas envie d'écouter mes arguments, il a juste pris ses affaires et il est parti. »

Puis elle fit rapidement glisser son regard sur nous et dit : « Ce qui me tue, ce que pendant tout ce temps où j'essayais de me convaincre que je devais vivre avec lui, il savait déjà qu'il allait partir. Je caressais mon ventre qui grandissait en me disant que j'avais fait le bon choix, que nous allions avoir un enfant magnifique, et lui, il barrait les jours sur le calendrier et attendait le bon moment. »

Elle s'arrêta à nouveau, on aurait dit qu'elle attendait un commentaire, mais nous nous taisions tous et, après une brève hésitation, elle reprit : « Après six, sept ans de relation, nous pensions bien nous connaître, et tous les deux, nous avions un monde parallèle que l'autre ne soupçonnait même pas. C'est la vie. Mais il y a aussi un paradoxe qui m'a moi-même surprise. Quand il est parti, ça a été très dur pour moi, il me manquait horriblement. La veille encore, j'essayais de toutes les manières de me persuader que je l'aimais toujours, et maintenant, je pensais que je ne pouvais pas vivre sans lui. Je me répétais sans cesse que ce sentiment n'était pas réel – c'était parce que j'étais blessée, moi non plus, je ne l'aimais plus... – mais la douleur était bien réelle. Je croyais l'apercevoir dans la rue, et pendant des mois, dès que quelqu'un sonnait à la porte, la première chose que je pensais, c'était qu'il était revenu. Aujourd'hui encore, cette merde ne m'a pas quittée. »

IX.

Je pense que ce n'est que quand Dora a eu fini son histoire que nous avons compris dans quoi nous nous étions lancés, jusqu'alors, il nous semblait que ce n'était qu'un énième jeu oisif et frivole censé nous mettre de bonne humeur en attendant l'arrivée de Jonathan Franzen. Mais nous nous reprîmes rapidement, et après quelques instants de silence complet, nous repartîmes à l'assaut en chœur. Les uns soutenaient, les autres jugeaient, d'autres se contentaient d'analyser froidement, puis le vacarme généralisé fut à nouveau interrompu par Sven, qui déclara d'un ton péremptoire qu'il n'autorisait pas les commentaires, car alors, tout

finirait par se diluer et s'éterniser, et nous n'arriverions jamais à la fin. Quand une histoire était finie, une autre s'enchaînait, et ainsi de suite jusqu'à ce que nous ayons tous raconté la nôtre. « Après, vous pourrez commenter autant que vous voulez », dit-il. Ça ne plaisait pas à Andrej : « On n'est pas des robots, tu tues la spontanéité », mais Sven était inflexible : « Je suis certain que sinon, après une demi-heure, on serait déjà en train de se disputer. Croyez-moi et écoutez-moi, et on va tous passer un bon moment. À qui le tour ? »

Ce fut Stanko qui leva la main, un écrivain et éditeur, bien que plus éditeur, car cela faisait déjà quinze ans qu'il n'avait pas publié de livre, même s'il n'arrêtait pas de l'annoncer, et ce soir-là aussi, il nous avait raconté de quoi il parlerait.

« Je vais vous raconter quelque chose de mon enfance », commença Stanko. « Ce n'est peut-être pas important, mais peut-être que ça dit quand même quelque chose de moi, voire même de la nature humaine en général. Je ne sais pas, à vous d'en juger. Mais prenez en compte que je n'en ai jamais soufflé mot à personne, pas même à Kata, j'imagine que ça veut dire quelque chose. Mais ne venez pas m'embêtez après, ni écrire là-dessus ; s'il le faut, c'est moi qui raconterai cette histoire. Même si, à quoi bon, vous êtes tous des curetons, » dit-il, puis il rit et se hâta de se corriger : « Je voulais dire des requins. Ça m'a sans doute échappé à cause de cette confession. »

Moi aussi, un sourire m'était monté aux lèvres à ce lapsus, et c'est à ce moment précisément que je me dis pour la première fois que cette soirée pourrait se transformer en livre si les histoires étaient bonnes, mais il reprit : « Mon histoire parle de courage, et des dangers de la curiosité. J'avais environ dix ans, je veux dire, j'étais certainement à l'école primaire, sans doute en CM1. J'avais cours l'après-midi, je le sais avec certitude, sinon, cette histoire ne serait pas possible, et ceux qui étaient en CM2 ou au collège avaient cours le matin. Quand, après le petit-déjeuner, je me précipitais dehors, je commençais par faire un tour autour de l'immeuble, mais étant donné que presque tous mes amis étaient à l'école, c'était assez vide le matin, alors, je rentrais dans l'immeuble, grimpais par-dessus la balustrade de la cage d'escalier et grimpais jusqu'en haut, en marchant sur le bord des marches qui dépassait sous la rambarde. Je me tenais à la rampe pour maintenir mon équilibre au-dessus du gouffre qui s'achevait dans les ténèbres du sous-sol. Au sous-sol, dans une cave vide, nous avions notre camp, rempli de chaises longues en carton, mais rester allongé dans la pénombre m'ennuyait rapidement ; pendant un temps, j'écoutais les souris farfouiller dans les autres caves et je testais les couteaux qui nous avions cachés en les lançant sur une cible, ou alors, je rêvais des filles que nous réussissions parfois à convaincre de venir dans notre camp, mais ça ne me satisfaisait pas très longtemps. C'était plus amusant le week-end, quand nous amenions là des garçons des autres immeubles que nous avions fait prisonniers, et que nous les attachions aux canalisations pour les torturer, ou du moins pour faire semblant de le faire. Je n'arrive pas à me rappeler quelle était la pire des punitions, mais ce n'était certainement pas moi qui l'avais inventée, car j'étais l'un des plus jeunes, les autres, comme je l'ai déjà dit, allaient dans des classes supérieures. Je me souviens juste que nous avons baissé le pantalon d'un garçon, et l'avions laissé ligoté dans le noir de la cave, son pantalon et son slip autour des chevilles. La nuit tombait, et il était censé crier s'il ne voulait pas passer la nuit ici, mais alors, les adultes seraient arrivés et l'auraient trouvé nu. Je ne sais plus comment ça s'est fini, mais je suis à peu près certain qu'il est sorti après quelques heures. Nous avons aussi quelques

fois fait prisonnières des filles, des immeubles voisins bien entendu. Elles, nous ne les déshabillions pas, mais nous les tripotions dans le noir. Nous nous moquions des garçons de leur cage d'escalier, leur demandions pourquoi ils ne venaient pas les libérer. Moi, j'étais le coursier, car j'étais le plus jeune et le plus rapide. Je portais les messages aux immeubles voisins, trouvais un garçon qui traînait dehors et, à quelques mètres de distance, lui dictais nos conditions. Si vous voulez qu'on la libère, apportez un paquet de cigarettes dans une heure, ce genre de choses.

Mais le matin, il n'y avait personne dans l'immeuble à part moi et, après être monté au dernier étage du mauvais côté de la rambarde, je descendais en me laissant glisser sur la rampe métallique courbe, faisant complètement fi de la possibilité que je puisse perdre l'équilibre et basculer au sous-sol. Il me semble même que quelqu'un était tombé une fois, mais depuis la rambarde du rez-de-chaussée, si bien que les conséquences n'avaient pas été dramatiques. Mais moi, je glissais depuis le quatrième, jusqu'au rez-de-chaussée, en comptant dans ma tête pour voir si j'avais réussi à battre mon record de vitesse. Après avoir battu ce record pour la je ne sais combienième fois, lors d'une de mes glissades, je sautai de la rambarde à mi-chemin et atterris devant la porte d'un appartement. Je ne sais pas comment j'avais pu avoir cette idée alors que j'étais en train de descendre, et peut-être que je ne l'avais pas eue, j'avais peut-être juste perdu l'équilibre, et m'étais intentionnellement laissé tomber du côté sûr, et ça ne m'était venu à l'esprit qu'en me redressant devant cette porte. Quoi qu'il en soit, je restai quelques instants à fixer la porte, puis je me baissai et regardai par la serrure. À l'époque, les serrures avaient encore ces trous de clé par lesquels on pouvait voir. J'étais certain qu'il n'y avait personne, car les adultes étaient au travail, et mes amis à l'école, mais je regardai quand même, pour m'assurer que l'appartement était vide. Puis je me penchai et cherchai la clé sous le paillason. Je savais qu'elle était là, j'avais vu plusieurs fois mon camarade la prendre en rentrant de l'école. Je regardai autour de moi, puis l'enfonçai rapidement dans la serrure, et au déclic, j'appuyai sur la poignée et entrai. Je ne sais pas pourquoi, mais le silence dans l'appartement me surprit. C'était un rien sinistre, je savais qu'il n'y avait personne, mais je marchais lentement, comme si le moindre pas pouvait être fatal, comme si le plancher était pourri et que j'avais pu passer à travers si je ne faisais pas attention à où je mettais les pieds.

J'avais été de nombreuses fois dans cet appartement, mais à présent, tout avait l'air différent. J'avais le temps, car mon ami rentrait de l'école vers treize heure trente, mais en même temps, je vivais dans une petite ville, dans laquelle on peut facilement faire un saut à la maison depuis le travail pour aller chercher quelque chose, et c'est peut-être pour ça que je me retournais sans cesse vers la porte d'entrée. J'entrai d'abord dans la cuisine, puis dans le salon, puis dans les chambres, et enfin dans la salle de bains. Je ne touchai à rien, je ne pris rien, je me contentais de marcher, d'entrer dans ces pièces où vivaient d'autres gens, où ils mangeaient, dormaient, se douchaient, regardaient la télévision... J'ouvris quelques armoires et regardai les vêtements, rangés ou jetés en tas. J'inspectai aussi les meubles de chevet, à la tête du lit de ses parents, et vis dans l'un d'entre eux un préservatif usagé. Je savais ce que c'était, car nous les gonflions comme des ballons pour jouer avec dans le sous-sol, mais celui-ci était visqueux et je me dis – c'était il n'y a pas longtemps dans une chatte, une vraie chatte. J'étais planté devant cette table de nuit, stupéfait, c'était inconcevable pour moi, d'être si près de quelque chose qui avait été dans une femme. Je n'étais qu'en CM1, mais à la cave, nous parlions sans cesse des femmes et de leur chatte. À vrai dire, je ne faisais qu'écouter, mais j'imaginai beaucoup. Quand je marchais dans la rue, je m'imaginai que j'avais des yeux à

rayons X et que je voyais au travers des pantalons et des robes des femmes que je croisais. Et le soir, au lit, j'essayais de me représenter les chattes de toutes les femmes que je connaissais. À présent, je me tenais devant quelque chose qui avait touché l'une d'entre elle, mon cœur battait la chamade, ce pourquoi je pris peur que quelqu'un n'arrive, et je m'écartai rapidement de ce meuble de chevet pour poursuivre mon exploration.

En réalité, ce n'était pas de la peur, plutôt de l'angoisse, je me souviens de l'excitation, mais pas d'un sentiment de panique, même si aujourd'hui, je ne peux même pas m'imaginer faire quelque chose de ce genre. La peur me prendrait à la gorge. Ça vient sans doute avec la prise de conscience des conséquences. Chaque fois, je suis terrifié quand je pense à ce qui serait arrivé s'ils m'avaient surpris dans cet appartement, comment j'aurais pu expliquer mon comportement et les raclées que j'aurais reçu de mes parents, et je pense aussi que les autres, ensuite, m'auraient vu autrement. Mais je me souviens, je me souviens très bien de ces pas, de cet enfant, du silence et du cœur qui bat. D'excitation, pas de peur, je le répète. Il m'est difficile de décrire ce que j'ai pu penser et ressentir, mais je pense que c'est alors que j'ai, pour la première fois, senti le mystère qu'était la vie. Toutes ces vies qui se déroulent les unes à côté des autres. En parallèle, en passant, sans se croiser... C'était comme si j'avais entrevu quelque chose qui était caché quand je venais chez eux d'habitude.

Avant de sortir, je collai mon oreille à la porte pour entendre s'il y avait quelqu'un dans le couloir, puis je me faufilai rapidement dehors et fermai à clé. Par la suite, j'ai recommencé encore quelques fois, dans d'autres appartements, mais ce n'était plus aussi merveilleux.

X.

« Il m'est arrivé quelque chose de semblable aujourd'hui », dis-je presque immédiatement après que Stanko eut fini son histoire. « Et en même temps de complètement différent, mais j'ai marché dans l'appartement vide de quelqu'un d'autre, et je comprends ce que tu veux dire. »

Pendant que Stanko parlait, je m'étais, bien entendu, rappelé que j'avais moi-même dix heures auparavant ouvert des armoires, des tiroirs, fouillé dans le panier à linge sale. En réalité, j'étais venu rendre la clé de l'appartement de la femme avec qui j'avais essayé de vivre après avoir quitté ma famille, je comptais juste entrer, la laisser sur le guéridon du couloir et sortir, mais ça ne s'était pas passé comme ça. Quelque part, au fond, j'avais peut-être aussi fait l'expérience d'un peu de ce sentiment de Stanko de m'introduire dans une vie étrangère, mais cette vie était la veille encore aussi la mienne, et ce que j'avais vu m'avait forcé à questionner à nouveau la décision que j'avais prise. Quand je m'étais couché sur le lit, à un moment, j'avais envisagé de ne pas me lever, d'attendre là qu'elle rentre du travail, mais en réalité, ce n'était qu'une manière d'émoustiller mon cerveau déjà émoustillé. Malgré toutes mes belles décisions, je l'avoue, j'avais regardé s'il y avait dans l'appartement des traces de quelqu'un d'autre, si une nouvelle vie y avait peut-être déjà commencé. En marchant dans ces pièces, j'étais simultanément très détaché, telle une caméra que l'on met sur des rails et qui filme, et profondément bouleversé.

Je me débattais avec ce souvenir, puis je décidai que le mieux était encore de leur raconter et ainsi de faire ma part du jeu, et je leur annonçai, presque comme une proclamation : « Aujourd'hui, j'ai définitivement rompu avec la femme pour laquelle j'ai foutu ma vie en l'air et divorcé, et c'est pour ça que je suis comme ça, pas dans mon assiette. » Puis je leur relatai ma promenade de cet après-midi dans l'appartement d'Anja.

Quelques personnes dans la pièce savaient que nous avions rompu dix mois auparavant et que j'avais pris un appartement de location, mais que je continuais à rembourser pour mon ex-femme le prêt pour la maison dans laquelle elle était restée vivre avec les enfants. Et que j'avais récemment pris un autre crédit pour m'acheter un appartement à moi, mais que je n'avais pas assez d'argent pour le rénover. Je me confiais régulièrement à un petit nombre d'entre eux. D'abord, ils m'avaient consolé parce que c'était difficile à cause des enfants, puis ils avaient continué à écouter tous les problèmes qui étaient apparus quand Anja et moi avions essayé de vivre ensemble, et je les avais aussi informés dans les moindres détails de cette dernière rupture. Mais personne ne savait que nous continuions à nous voir de temps en temps. J'avais encore la clé de l'appartement d'Anja, et parfois, je dormais chez elle, même quand elle n'était pas là. Mais je ne l'avais dit à personne, j'avais honte, après toutes ces ruptures et tentatives de réconciliation. Tout le monde nous avait conseillé depuis longtemps de jeter l'éponge et d'arrêter de nous torturer, mais nous n'arrivions pas à lâcher, sans doute parce que nous avions trop investi. Et nous ne cessions de réessayer et de nous faire à nouveau du mal, et nous avons fini par le cacher à nos amis, les siens comme les miens. À présent, cela faisait trois mois que nous ne nous étions ni vus, ni eus au téléphone, mais j'avais tout le temps cette clé dans la poche, et de temps en temps, je la prenais dans mon poing quand je déambulais en ville les mains dans les poches. Et je ressentais du soulagement.

Quand je leur racontai que j'avais cet après-midi-là passé du temps dans son appartement, j'essayai de leur expliquer mon comportement de l'année passée, y compris mes sanglots allongés à plat ventre sur le sol de sa cuisine sous son regard atterré, je m'efforçai de leur figurer combien il m'était difficile d'accepter que la relation pour laquelle j'avais mis en danger tout ce que j'avais ne fonctionnait pas. J'aurais voulu leur dire que j'avais failli mourir. Mais je ne le fis pas, en parlant, je pris conscience de combien tout ça sonnait banal. Puis je me fis la réflexion que c'était parce que, de fait, c'était banal, ça arrivait tout le temps, à beaucoup de gens. Et je le leur dis aussi.

« Certes, mais ça ne veut pas dire que ça fait moins mal, répondit Sven.

- Et puis si on va par-là, la mort aussi est banale, intervint Andrej, toujours prêt à lancer un nouveau débat.
- Tout dépend du point de vue, pour celui qui meurt, ce n'est pas si banal que ça, rétorqua Sven.
- Mais aujourd'hui, je suis allé chez elle et j'ai enfin rendu cette clé. Et c'est pour ça que maintenant, vous allez tous devoir être passionnants, pour que je ne sois pas obligé de m'assommer d'alcool et de drogue. Mieux vaut que vous m'assommiez avec vos histoires », conclus-je en riant.

XI.

« Mon mari vous a raconté quelque chose de sensible en apparence seulement, et en plus, il vous l'a emballé dans du cellophane », intervint alors Katarina. « C'est peut-être tout simplement un voyeur, ce n'est un mystère pour personne. Aujourd'hui encore, il aime regarder par la fenêtre des appartements étrangers. Il voulait écrire un roman à ce sujet, sur les gens qui habitent ces appartements, il serait parti de ce qu'il voit depuis notre chambre, quand il est assis dans le noir, puis il aurait imaginé leurs vies, qui se déroulent les unes à côté des autres sans qu'ils en aient la moindre idée, ce qui le fascine, comme vous avez pu l'entendre, depuis qu'il est enfant. Et lui, il les voit tous, il voit que cet homme âgé se masturbe devant un porno une fois que sa femme a quitté l'appartement, et qu'en même temps, le couple qui vit au-dessus se dispute, tandis que l'homme qui vit en-dessous est toujours seul, personne ne vient jamais chez lui. Il avait même acheté des jumelles, pour les recherches pour son livre, et moi, j'ai les jambes pleines de bleus, parce que je n'avais pas le droit d'allumer la lumière en entrant dans la chambre, pour que les voisins ne le remarquent pas, et je n'arrêtais pas de me cogner au rebord du lit. Puis il a lu les *Contes de Murboligen* de Grytten et il a renoncé, et il était très déçu que quelqu'un lui ait volé son idée, jusqu'à ce que lui vienne à l'esprit d'écrire une histoire sur nous, qui vivons de ce côté-ci des jumelles, sur un mari qui regarde les voisins par la fenêtre et écrit sur eux, et sa femme qui discute avec lui assise dans le noir, ou plutôt qui l'avertit que leur relation se dégrade lentement. Ça, vous le lirez peut-être un jour, quand il aura corrigé son texte une centaine de fois.

Contrairement à lui, moi, je vais vous raconter quelque chose de récent, une histoire qui m'a valu des problèmes. Je me suis retrouvée dans la merde » souligna Katarina « précisément parce que j'ai raconté quelque chose que j'avais pendant des années gardé pour moi. Et c'est pour cela que ce jeu est difficile pour moi, tout le temps, pendant que vous parliez, je me demandais si j'allais vous raconter ça ou simplement inventer quelque chose. Je suppose que d'autres vont eux aussi inventer un peu. Il y a une seconde encore, je pensais vous raconter qu'un couple avait essayé de me violer quand j'étais adolescente, qu'ils m'avaient emmenée dans leur voiture et ne voulaient pas me laisser sortir, mais bon, c'est cette autre histoire qui veut sortir. Mais c'est plus facile pour vous, le speed délie la langue, et moi, je ne prends rien, ni speed ni alcool.

- Allez, t'es tombée dans un chaudron d'amphètes quand t'étais petite, comme Obélix. C'est pour ça que tu n'as rien besoin de prendre jusqu'à la fin de ta vie, l'interrompt joyeusement Magdalena, peut-être parce que cette introduction lui semblait trop déprimante.
- Oui, j'aurais pu vous raconter ça aussi, mais certains d'entre vous ont déjà entendu cette histoire. Rien de bien sérieux, Sven, quand j'avais quelques années, j'ai trouvé des sucettes dans la chambre de mes parents, et ils ont complètement paniqué en me voyant en lécher une. C'est juste un mythe familial, que mes amis me rappellent quand je fais quelque chose de bizarre, ou plutôt quelque chose qu'ils trouvent bizarre. Par exemple, quand je m'attaque à une armoire à glace qui frappe sa femme dans la rue. Je vais vous raconter quelque chose de plus sérieux, ou plutôt, je vais vous raconter deux histoires. Je peux en raconter deux, Sven ?

- Mais ouiiiiii » répondit-il d'un ton traînant en tordant bizarrement sa bouche, comme si sa langue était tombée sur une épine en collant le dernier joint.

« Vous savez tous que Stanko et moi, nous sommes ensemble depuis déjà plus de dix ans. Je l'ai rencontré à une réunion où une salle pleine de gens l'avait attendu une demi-heure, mais moi, quand il est entré et qu'il s'est assis, il m'a plu. Il s'est excusé sans un mot, juste d'un sourire et d'une grimace, et il a rempli tout l'espace autour de la table. Aujourd'hui encore, j'essaie de lui apprendre à ne pas être en retard, mais s'il n'avait pas été en retard cette fois-là, nous ne serions peut-être même pas ensemble. Ce détail avait été suffisant pour déclencher quelque chose en moi. Son mariage venait de voler en éclats, et je me suis donné beaucoup de mal pour le remettre sur pieds. Mais ça ne me coûtait pas, j'étais tombée amoureuse, et tout ça me comblait. Je lui ai trouvé un appartement de location, il était tellement misérable qu'il n'était pas en état de le faire, et quand, après un an, il a compris qu'il se sentait mal dans cet appartement, je lui en ai trouvé un autre, un mieux, où il se sentait bien. Entre nous aussi, ça allait de mieux en mieux. J'avais l'impression que pour la première fois depuis de nombreuses, nombreuses années, j'avais à mes côtés quelqu'un qui comprenait tout. Qui ne comprendrait rien de travers. À qui tu pouvais raconter même des choses pour lesquelles tu ne trouvais pas les premiers mots, il les trouverait, lui. Je lui ai d'abord longuement expliqué pourquoi mon mariage avait échoué, ce qui manquait. Lui aussi m'a parlé du sien, et nous étions sur un terrain d'égalité. Et nous avons beaucoup de compréhension l'un pour l'autre.

- Je ne suis pas sûr que ça me plaise, l'interrompit Stanko. Je ne pense pas qu'il faille impliquer les gens dans nos problèmes, tu exploites cette situation.
- Je n'exploite rien du tout. Quel mot horrible. Si... officiel. Non, je me prépare, comme on nous l'a demandé, à raconter deux choses que je n'ai jamais racontées avant, ou plutôt une que je n'ai racontée qu'à toi, et une que je n'ai racontée à personne.
- Alors raconte, au lieu d'analyser notre relation.
- Stanko, laisse-là parler, s'interposa Sven, plein d'une nouvelle énergie. – Ce soir, nous dépassons les limites. Et nous savons que rien n'est gratuit. Et que ça doit forcément faire un peu mal. Si tu es fort, tu supporteras ce qu'elle a à dire. Si tu veux, je peux te rouler un joint rien que pour toi.
- Mais qu'elle parle, je n'ai pas la moindre idée de ce qu'elle veut raconter, mais je vois bien la direction que ça prend, et moi, je n'ai pas envie de remuer le couteau dans la plaie.
- Il faut bien que je donne un peu de contexte pour que les gens puissent comprendre. Et d'ailleurs, je n'ai rien dit de mal – répliqua prestement Kristina avant de poursuivre – Nous passons ainsi nuit après nuit. Après l'amour, nous restions au lit, nus et détendus, et je lui racontais tout ce qui me passait par la tête. Non seulement il savait écouter, mais il était aussi terriblement curieux, il m'interrogeait sur toutes ces choses jusqu'à m'extorquer l'ultime miette d'information. Il disait qu'il voulait connaître le moindre détail qui m'avait faite telle que j'étais, et que quand je lui racontais tout, il lui semblait a posteriori avoir vécu ça avec moi. Je lui avouai même comment à la fac, je m'étais laissée embarquer dans une relation toxique, dont j'ai honte encore aujourd'hui. Dans les

moindres détails. J'avais honte d'avoir laissé les choses aller si loin, mais même ça, il le comprenait. Quelques années s'étaient écoulées, et nous vivions déjà ensemble, quand je décidai de lui raconter l'histoire la plus importante de ma vie. Que je n'avais jamais racontée à personne. Il me semblait que sans elle, il ne pouvait pas me connaître complètement, et je voulais lui montrer combien je lui faisais confiance et combien je l'aimais. Et ce n'était pas facile. Nous tous ici, nous avons fait le même type d'études, en général des sciences humaines, et nous sommes incroyables vis-à-vis de ce genre d'histoires. Je le savais, quelle que soit la personne à qui je le raconterais, je susciterais scepticisme et stupéfaction. Ce que j'avais vécu était si extrême que la majorité des gens croirait que je mentais ou que j'étais dérangée. Je pensais que je n'avais pas la moindre raison de devoir convaincre quelqu'un que ça s'était vraiment passé, et que mieux valait ne pas en parler. L'autre raison est de l'ordre de la superstition. Il me semblait que parler de ça rabaisserait ce qui s'était passé, en quelque sorte. Le salirait. »

Katarina se tut alors brusquement, puis, après quelques secondes, elle reprit, mais plus bas : « Et, oui, je l'avoue, quelque part dans un recoin de mon cerveau, j'avais peur qu'en parler puisse peut-être tout anéantir.

Pour toutes ces raisons, j'avais conclu depuis bien longtemps que mieux valait n'en parler à personne, garder ça pour moi. Mais voilà, Stanko était arrivé, et j'ai brièvement oublié ma prudence, je me suis dit qu'il fallait que je lui dise, car je ne pouvais pas cacher à l'homme qui m'aimait une partie si importante de moi. Et qu'il comprendrait certainement.

Et je lui ai raconté. Aujourd'hui encore, je me souviens parfaitement du moindre détail de cette journée. Nous étions assis dans un café de la place des Fleurs. Il était penché vers moi et me tenait la main sous la table quand j'ai pris une profonde inspiration et commencé : « Je ne t'ai jamais raconté que j'ai été très malade. Il y a longtemps, à la fac. J'étais à la mer, et j'ai commencé à me sentir terriblement faible, j'ai pensé que c'était un virus, mais quand je suis rentrée à Zagreb, la faiblesse n'est pas passée. Je suis allée chez le docteur, il m'a envoyée faire des analyses, et le lendemain, il m'a appelée pour me demander de revenir, manifestement, il y avait eu une erreur. Il fallait recommencer. Je suis revenue, et j'ai à nouveau donné mon sang. L'après-midi, ils m'ont annoncé que j'avais un cancer. »

Quand il a entendu ça, il était dévasté, il s'est mis à bégayer, mais je lui ai fait signe de prendre patience et de me laisser parler.

- Mais comment, qu'est-ce qui s'est passé ? – Franka était elle aussi impatiente.
- Doucement, je vais vous raconter tout ce que je lui ai raconté – sourit Katarina, puis elle reprit – On m'a tout de suite envoyée en chimiothérapie, mais ça n'a pas aidé. Au contraire, j'étais de plus en plus faible, et bientôt, je n'ai même plus été capable de lever le bras. Mes parents m'encourageaient, tu es jeune, tu es forte, tu vas t'en sortir, mais j'étais si faible que je n'avais même plus l'énergie d'ouvrir les yeux. Après la chimiothérapie, je suis allée chez le docteur et il m'a dit que malheureusement, ça n'avait pas marché, que les résultats de mes analyses étaient encore pires. Je lui ai demandé combien de temps il me restait, et il m'a répondu trois mois peut-être.

Je suis rentrée chez moi complètement anéantie. Je ne voulais pas tenter une autre chimio, parce que la première n'avait fait qu'empirer les choses. Je restais couchée, et me sentais de plus en plus mal de jour en jour. Je venais à peine de commencer mes études, et je ne voulais pas admettre que tout allait finir bientôt, mais la fatigue dans mon corps était atroce. Si mortelle, parfois, que je voulais juste que ça se finisse, peu importe comment. Zigi restait tout le temps couché à côté de mon lit, pendant des mois, il n'a pas voulu sortir de ma chambre puante où tout était imprégné de l'odeur des médicaments, de la sueur et de la maladie. J'ai lu quelque part que les chiens peuvent flairer le cancer. Je ne sais pas ce qu'il avait flairé, mais je sais qu'il se battait avec moi. Et quand je me mettais à délirer et à gémir, il aboyait pour prévenir mes parents que ça n'allait pas. Bien entendu, mes parents étaient tout le temps présents, mais j'avais l'impression que c'était précisément ce chien qui me tenait entre ses dents au-dessus du trou noir, et qui ne me laissait pas disparaître. Et puis, une nuit, c'était peut-être un rêve ou un délire de fièvre, mais j'ai vu de la lumière dans ma chambre.

Toute la chambre était emplie d'une lumière blanche, et ensuite, une silhouette d'homme a commencé à se détacher sur cette lumière. Il m'a fait signe de m'approcher, et je me suis levée et me suis dirigée vers lui. Je n'ai pas réfléchi, je n'ai pas eu peur, je suis juste entrée dans cette lumière. Quand je suis arrivée près de lui, il m'a prise dans ses bras et m'a dit : N'aie pas peur, tout ira bien.

Et vraiment, le matin, en me réveillant, je me sentais beaucoup mieux, comme si toute cette faiblesse avait disparu. Je me suis habillée et j'ai dit à mes parents que je sortais, ils n'en croyaient pas leurs yeux. Ils voulaient m'accompagner, et j'ai eu toutes les peines du monde à les convaincre que j'allais bien, et que tout allait bien se passer. Comme si je n'avais jamais été malade, c'est comme ça que je me sentais. Et c'est aussi comme ça que j'ai commencé à me comporter, j'ai recommencé à sortir, à voir mes amis, à faire la fête, je ne voulais juste surtout pas aller faire mes examens à l'hôpital. Je craignais qu'ils m'annoncent que c'était provisoire, que la maladie était encore là. Mes parents étaient simultanément pleins d'étonnement, de joie et de peur. Ils m'ont persuadée d'aller faire mes examens de contrôle. Qu'il le fallait. Et c'est ainsi qu'un jour, je suis allée à l'hôpital, avec au ventre une peur indescriptible. Et quand les résultats de mes analyses ont été prêts, le docteur m'a dit qu'il ne savait pas ce qui s'était passé, mais que la maladie avait disparu.

Voilà, je n'avais jamais parlé à personne de cette visite nocturne. Ni à mes parents ni au docteur. Mais j'avais le sentiment qu'à toi, je devais t'en parler », dit Katarina en se tournant vers Stanko, puis elle regarda à nouveau droit devant elle.

« Quand je lui ai raconté ça, d'abord, il m'a serrée contre lui, il me tenait enlacée et m'embrassait les cheveux, puis, après quelques minutes de silence, il m'a demandé : “ C'était qui, cet homme qui t'a prise dans ses bras, tu l'as reconnu ? ”

“ Jésus ”, j'ai répondu, “ c'était Jésus.”

“ Et est-ce qu'il t'a dit autre chose ? ”

“ Il n'a rien dit, mais il m'a montré. J'ai tout vu, que tout était complexe, mais que tout existait encore, et le passé et l'avenir, que tout existait simultanément, et ce qui s'était passé, et ce qui ne s'était pas passé. C'était un regard, un instant où il m'a semblé que je voyais tout,

que je savais tout, que je comprenais tout, c'était un regard qui a changé mon rapport au monde. »

- Hé, moi aussi, j'ai vu – Sven n'y tenait plus – presque la même chose, quand j'ai pris de la DMT à Ljubljana. Tout devient limpide, tu comprends le monde entier, bordel. Y a aucune autre drogue qui te fait ça. »

Cette fois-ci, ce fut à nous de faire taire Sven, et quelqu'un demanda ensuite ce que Stanko avait dit quand Katarina lui avait raconté ça.

« Il m'a posé beaucoup de questions, il voulait tout savoir, que je lui décrive ce que j'avais vu et comment, mais c'était très difficile à expliquer. En gros, ça l'intéressait. Il était curieux. Et il n'a été ni sceptique, ni ironique. Et moi, ça m'a soulagé de l'avoir enfin raconté à quelqu'un.

- Ben alors, c'est quoi le problème ?
- Je ne l'ai pas vu tout de suite. Au contraire, j'étais heureuse de lui avoir confié ça, mais petit à petit, j'ai commencé à remarquer que son rapport à moi avait changé. Et quand c'était déjà la fin – voilà, maintenant, vous êtes tous au courant, il y a peu, nous avons déposé une demande de divorce – quand j'ai commencé, donc, à réfléchir intensément à ce qui avait mal tourné et quand, j'ai compris que ça avait été ce moment-là.
- Ben pourquoi ? Qu'est-ce qui te fait dire ça ? – Magdalena était choquée, mais moi, je me dis que cela faisait déjà longtemps qu'il me semblait que quelque chose n'allait pas bien entre eux. Mais cette impression n'était pas suffisamment forte pour la partager avec qui que ce soit.
- Je ne sais pas, je n'en ai jamais parlé avec lui, il l'entend pour la première fois ce soir, mais je suis quasiment sûre d'avoir raison. Je pense qu'il voulait me croire, mais que l'athée rationnel en lui ne pouvait absolument pas digérer ça. Et s'il se mettait à douter de l'histoire dont je lui avais dit que ma vie tout entière reposait sur elle, alors, toutes les autres choses que je lui avais racontées perdaient leur crédibilité. Je pense qu'il s'est battu contre ça, qu'il s'est efforcé de se persuader qu'il était suffisamment ouvert d'esprit pour accepter cette histoire comme une possibilité, mais que cette boule en lui était de plus en plus grosse. Il ne pouvait pas me convaincre que ça ne s'était pas passé, l'histoire était trop folle, j'avais mes résultats d'analyse avant et après, et il a essayé tant bien que mal d'intégrer ça à son système – écouter, mais non accepter, respecter, mais sans en tirer la moindre conclusion susceptible de changer ses convictions. Ou alors, il a peut-être conclu qu'il s'agissait d'autosuggestion, que la guérison était le résultat d'autre chose... Je sais que toutes sortes de choses lui tournaient dans la tête. Mais moi, en réalité, je n'attendais rien de lui avec cette histoire, surtout pas qu'il change, je voulais juste qu'il sache, qu'il me connaisse jusqu'au bout. Mais je pense que lui, même s'il luttait contre ça, a commencé ensuite à remettre en cause tout ce que je lui avais raconté. C'était un ver qui rongerait tout. Peut-être qu'à cause de ça, il a aussi commencé à trouver suspect ce couple qui avait voulu me violer. Et les sucettes de mes parents... Et je suis convaincue que c'est à cause de ça que tout a commencé à se déliter. Même le fait que je l'aimais de plus en plus n'y a rien changé. Il se défendait de cet amour par tous les moyens. Ce délitement a duré pendant des

années, et j'ai fait tout ce que je pouvais pour l'empêcher, mais je ne pouvais pas retirer ce que j'avais dit. C'est pour ça que j'ai décidé de le dire à nouveau. Peut-être qu'aujourd'hui, à nouveau racontée, cette histoire aura un effet différent. Peut-être qu'elle sera libératrice. »

Quand Katarina se tut, nous nous tournâmes tous vers Stanko. Mais lui aussi se taisait.

« Allez, dis quelque chose, l'encouragea Sven. Je sais qu'on s'était mis d'accord pour ne pas discuter des histoires, mais celle-ci n'est pas complète sans ta réaction.

- Je ne ferai aucun commentaire. Et je ne pense pas que cette histoire ait mené à la fin de notre relation de quelque manière que ce soit. D'ailleurs, ce n'est pas moi qui ai demandé le divorce, mais elle. Mais je ne vais pas vous débiller nos problèmes ici.
- Oui, c'est moi qui ai demandé le divorce, mais uniquement quand j'ai vu que tu avais complètement jeté l'éponge, et que je ne pouvais plus rien faire pour nous sauver. Tu attendais juste que j'abandonne moi aussi.
- Je ne veux pas en parler devant les autres – répondit Stanko à voix basse, puis il se leva brusquement, s'approcha de Katarina et baissa la tête vers elle, jusqu'à ce que leurs cheveux se touchent.
- Le deuxième principe de la thermodynamique – lança alors de but en blanc Andrej, qui avait gardé les yeux fermés pendant tout le récit de Katarina, si bien que je croyais qu'il dormait. Après que plusieurs d'entre nous se soient écriés en chœur :
- Quoi ? – il répondit : - Tout système isolé tend à l'entropie, la plus infime transformation suffit à tout dérégler. Si ça vaut pour l'univers tout entier, ça vaut aussi pour les rapports humains. »